

—Anédée ou Virginie portaient-ils la médaille du comte au moment où on les a attirés dans un piège pour les assassiner ?

—Supposez-vous encore malgré tout qu'on a tué ces malheureux pour voler la médaille ? . . .

—Je ne fais aucune supposition, mais quand on cherche à s'éclairer rien ne me paraît quantité négligeable. . .

—Une perquisition au domicile commun des deux jeunes gens nous apprendra peut-être quelque chose.

—Nous allons la faire aujourd'hui même. . . à l'instant. . .

—Je suis à vos ordres, monsieur. . . Je vous prie seulement de me donner le temps d'envoyer une dépêche à mon fils à Port-Créteil. . .

—Allez. . . je vais vous attendre à mon cabinet. . .

Raymond sortit.

—Dieu est sans pitié pour moi ! murmurait le pauvre père en s'éloignant, les yeux pleins de larmes. Il faut me séparer de mon fils au moment où je croyais le posséder bien en paix pendant quelques jours ! Oh ! ce passé ! Cet implacable passé qui pèse sur moi ! . . . Mon pauvre enfant, puisses-tu ne jamais savoir tout ce que j'ai souffert ! . . .

Un bureau des postes et télégraphes se trouva sur son chemin.

Il y entra et écrivit la dépêche suivante :

“ Obligé de partir à l'instant. — Courage. — Soigne-toi. — Je t'aime et pense à ton bonheur. ”

“ Ton père, ” “ RAYMOND. ”

Le télégramme expédié, Fromental rejoignit le chef de la sûreté à la préfecture.

Au moment où la dépêche partait pour Port-Créteil, Paul subissait une double préoccupation.

Il pensait tout à la fois à Marthe et au brusque départ de son père, et nous pouvons ajouter que cette dernière pensée était dominante.

Quelque chose de mystérieux entourait bien évidemment ce départ et le jeune homme s'étonnait malgré lui de ce mystère.

Jusqu'à ce jour, il avait accepté sans le discuter, comme article de foi, tout ce que son père lui disait de ses occupations.

Maintenant, il se demandait comment ces fonctions d'inspecteur des bibliothèques de l'Etat pouvait laisser si peu de loisir à celui qui en était investi, et, à proprement parler, le rendre tellement esclave.

Pendant toute la durée de son éducation classique, Paul étant interne dans un collège de Paris sortait rarement.

Il ne passait que quelques semaines au logis paternel à l'époque des vacances, et Raymond s'arrangeait de manière à obtenir un congé qui lui permettait de ne guère quitter son fils.

Rien de plus facile d'ailleurs que de trouver des prétextes plausibles pour ses quelques absences obligatoires.

L'enfant d'ailleurs ne remarquait même pas ces absences dont Fromental abrégait la durée.

Il ne songeait qu'à l'étude. Il n'avait qu'un désir : travailler ! Qu'une ambition : savoir vite et beaucoup !

Mais maintenant il était libre et inoccupé, puisqu'on lui défendait le travail.

Il avait le cœur torturé par un amour peut-être sans issue, puisqu'il ne savait point s'il reverrait jamais celle qu'il aimait.

Ces choses le rendaient nerveux et facilement impressionnable. Il s'étonnait de tout, il commentait tout. . .

—Mon père voyage donc souvent ainsi ? demanda-t-il à Madeleine. Et il est obligé souvent de partir à l'improviste, de cette façon ?

—Hélas ! oui. . . trop souvent ! répondit avec un soupir la fidèle servante. Mon pauvre cher maître a continuellement des tournées à faire en province, ici ou là, à droite ou à gauche, et il n'est jamais le maître de son temps et de sa personne. . .

—C'est bien singulier !

—Mais pas du tout. . . C'est la même chose pour tous les employés du gouvernement. . .

—Le gouvernement devrait au moins lui donner des vacances ! . . . On ne peut être ainsi sur pied d'un bout de l'année à l'autre. . .

—Ah ! bien, oui, des vacances ! . . . Il ne peut seulement pas disposer de quarante-huit heures, le cher homme ! . . . Vous ne le voyez que trop ! . . .

—Il avait obtenu quelques jours de congé, cependant. . . Il nous l'a dit lui-même. . .

—Aussi reviendra-t-il peut-être ce soir. . . C'est même probable. . .

—Le crois-tu réellement, Madeleine ?

—Dame ! . . . à moins qu'on ne l'expédie je ne sais où, inspecter les. . . Comment donc qu'il appelle ça ? . . . Ah ! j'y suis. . . les bibliothèques. . .

La vieille servante ne perdait point la tête.

Elle comprenait à merveille qu'il fallait couper court aux étonnements de Paul, battre en brèche ses soupçons naissants, et elle conformait religieusement ses réponses aux instructions de Fromental.

Le jeune homme reprit :

—Ainsi donc, du premier janvier à la Saint-Sylvestre, il visite les bibliothèques ?

—Mais, bien sûr ! . . . Il y en a tant, à ce qu'il paraît.

—J'aurais bien désiré l'accompagner cette fois. . .

—Je comprends cela, mon cher mignon.

—Pourquoi donc n'a-t-il point accueilli ma demande ?

—C'est que sans doute il a pensé qu'il y aurait trop de fatigue pour vous et que la tournée qu'il va faire ne vous amuserait point.

La conversation en resta là.

Paul était agité, inquiet, mal convaincu.

Madeline servit le déjeuner.

C'est à peine s'il eut le courage de toucher du bout des dents à la côtelette appétissante qui lui fut servie.

—Eh bien ! eh bien ! mon cher mignon, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria la brave femme qui, les poings sur les hanches, se tenait debout, en face de lui, dans la salle à manger. Est-ce que vous allez retomber en plein dans vos idées noires ? . . . Ce matin vous sembleriez de si bonne humeur. . . Songez que votre ami, M. Fabien, va venir et qu'il ne s'agit pas de l'attrister en ayant l'air d'un enterrement ? . . .

—Oui. . . cent fois oui, tu as raison. . . je le sens bien. . . répondit Paul. Mais que veux-tu, ma bonne Madeleine, ce n'est pas ma faute ! . . . Je ne comprends rien à ce que j'éprouve. . . Il me semble par moment que je n'ai plus ma tête à moi. Ce matin, je voyais l'avenir tout en rose. . . je croyais au bonheur. . . Un mot de mon père a suffi pour m'éveiller, car je faisais des rêves. . . de beaux rêves les yeux ouverts. . . Le départ de mon père me brise ! . . .

—Est-ce donc ce départ qui vous chagrine ainsi ? . . . Ce ne serait pas raisonnable. . . il n'a rien d'inquiétant. . .

—Je me figure qu'il va nous porter malheur à tous.

—Allons, allons, mon mignon, ne tourne pas comme ça la manivelle qui joue toujours le même air ! . . . Mon cher maître vous l'a dit, c'est de l'enfantillage ! Qu'est-ce que ça signifie de vous mettre martel en tête à propos d'une chose tout ordinaire ? . . . Votre papa est souvent par les grands chemins. . . C'est son emploi qui veut ça ! . . . Faites une risette à votre vieille Madeleine, embrassez-la, et n'en parlons plus ! . . .

Paul ne put s'empêcher de sourire et il embrassa la fidèle servante.

—Là, vous voilà consolé ! reprit celle-ci toute joyeuse. — Maintenant souvenez-vous que vous m'avez promis pour le dîner de ce soir une friture et une belle. . .

—Tu as raison, Madeleine, je vais pêcher. . .

—A la bonne heure !

—Si M. de Chatelux arrivait pendant que je serai dehors, tu l'enverrais me rejoindre. . .

—Vous pouvez y compter.

Un peu rasséréiné, moins obsédé par ses idées noires, le jeune homme quitta la maisonnette et se dirigea vers la Mame en emportant ses lignes et ses amorces.